

# L'Illustration Européenne

## ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.  
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.  
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures : - Les Cerises, d'après M. Henri Bourcé. - Vues d'Italie. - Pouzzoles. - Une Famille malheureuse, d'après M. Fassaert. - Le nouveau Yacht de l'Empereur de Russie.

TEXTE : - L'Illustration Européenne à ses Abonnés. - Nos Gravures. - Chronique de ce jour. - Une Nuit au Château de La Roche, en 1685. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Le Rire. - L'Invention d'une Langue. - Le Coup de Cravache, ou Topee-le-Mulâtre. - Rébus No. 1.

## ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N<sup>o</sup>. 107.  
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N<sup>o</sup>. 1.

— 11<sup>e</sup>. ANNÉE. —

6 Novembre 1880.

## L'ILLUSTRATION EUROPÉENNE À SES ABONNÉS.

Nous voici arrivés à l'entrée de notre onzième année, et cette longue existence, dans la voie du succès, nous dispense d'employer les moyens auxquels les publications qui débutent ont généralement recours.

Il nous suffira de dire que l'Illustration

Européenne saura se maintenir au rang où la confiance publique l'a placée. Instruire et moraliser en amusant, restera toujours sa devise.

Nous ne cesserons surtout de nous montrer sévères dans le choix de notre texte et de nos gravures; nous viserons, ainsi que par le passé, à ce que jamais le père et la mère de famille ne doivent cacher une seule de nos pages à leurs

enfants, comme il n'arrive que trop souvent de nos jours. Nous n'en dirons pas davantage sur ce point délicat.

Pas plus que précédemment, nous ne toucherons aux questions qui divisent les partis; nous avons toujours été et resterons une publication purement artistique et littéraire, placée tout-à-fait en dehors du domaine politique.



LES CERISES, D'APRÈS UNE PHOT. DU TABL. DE M. HENRI BOURCÉ.

En un mot, nous serons fidèles à nos antécédents, tout en ne négligeant aucun des progrès dont notre journal est susceptible; mais, sous ce rapport, nous aimons mieux promettre moins, et donner plus que nous n'avons promis.

Répétons-le: nos nombreux abonnés peuvent compter sur notre persévérance, comme nous comptons sur leur fidélité. Aussi sommes-nous certains qu'ils nous suivront tous, dans la onzième étape de notre commun voyage.

L'ILLUSTRATION EUROPÉENNE commence sa onzième année d'existence par la publication d'un grand roman intitulé:

UN COUP DE CRAVACHE,  
ou  
TOPEE-LE-MULATRE.

Dire que cette nouvelle œuvre est due à l'auteur de: **BANNIE DU TOIT PATERNEL**, dont le succès a été si grand, c'est le meilleur éloge que l'on puisse en faire.

L'ILLUSTRATION EUROPÉENNE étant lue dans tous les pays, nous faisons appel à nos lecteurs pour obtenir de leur obligeance communication, avec texte explicatif, de dessins ou de photographies des vues pittoresques, des monuments remarquables dont ils auraient connaissance. Nous leur en saurons gré.

Chaque abonné recevra, dans le courant de l'année, une prime gratuite, tirée en couleurs, exécutée d'après le tableau bien connu de L. Dansaert:

APRÈS LE TESTAMENT.

De plus, nous attachons à la solution du rébus qui figure à la huitième page de ce numéro, les

MAGNIFIQUES PRIMES SUIVANTES:

1° Le tour du monde, année 1878, illustré de 500 gravures sur bois et renfermant 27 cartes ou plans. 1 volu ne relié, tranches dorées;

2° A travers le continent mystérieux, par H. M. Stanley. Histoire des sources du Nil, des grands lacs de l'Afrique équatoriale, du fleuve de Livingstone. Ouvrage traduit de l'anglais, illustré de 100 gravures et accompagné de 3 cartes. 2 beaux volumes reliés avec luxe;

3° Les beaux-arts illustrés. 1 volume relié en maroquin rouge avec des inscriptions artistiques sur le plat, de 344 pages, ornées des plus belles gravures sur bois;

4° Cinq volumes de la Bibliothèque des merveilles, publiée sous la direction de M. Edouard Charton. Chacun des volumes est relié en percaline bleue, avec tranches rouge de brique;

5° Les aventures du capitaine Hatteras, par Jules Verne. 1 volume in-8°, richement illustré, relié avec luxe, faisant partie des Voyages extraordinaires, couronnés par l'Académie française.

Voir les conditions à la huitième page.

NOS GRAVURES.

LES CERISES.

Voilà, certes, une attrayante scène champêtre! Nous sommes en présence de deux jeunes et belles villageoises, occupées à savourer délicieusement une grosse poignée de cerises, qu'elles viennent de cueillir toutes fraîches à l'arbre; leur figure réjouie et souriante dénote toute la satisfaction qu'elles éprouvent. L'une d'elles aperçoit sans doute, là-bas, dans le

chemin creux, quelque ami, et d'un geste engageant elle l'invite à venir s'associer à leur régal. L'ami ne manquera certes pas d'accourir, heureux et flatté d'une aussi gracieuse invitation.

VUES D'ITALIE. — POUZZOLES.

Pouzzoles est une ville d'Italie, d'environ treize mille habitants, située au bord de la mer, à deux lieues et demie de Naples.

Elle fut fondée 522 ans avant notre ère et nommée Putioli, à cause de la grande quantité de puits et de sources minérales dont cette terre abonde.

Du temps de l'Empire romain, elle était très florissante; ses magnifiques bains d'eaux thermales y attiraient beaucoup d'étrangers, mais elle a été ruinée par les tremblements de terre, les éruptions du Vésuve et les invasions des Barbares.

Aujourd'hui, on remarque encore à Pouzzoles de riches débris, entre autres: les ruines d'un amphithéâtre, qui était aussi grand que le colisée de Rome; un vaste réservoir voûté, dit le Labyrinthe, destiné à conserver les eaux à l'usage de la ville; les restes d'un temple, qui paraît avoir été de toute beauté; les colonnes de ce temple, consacré à Sérapis, ont été tour à tour, par suite de l'abaissement et du soulèvement du sol, submergées par la mer et élevées au-dessus de son niveau.

La partie la plus pittoresque de la ville, est celle dont nous donnons une vue. Toutes ces maisons que vous voyez là bizarrement groupées, ont été bâties, près du pont, sur les débris d'un môle, ou jetée de pierres, que Caligula fit faire pour rompre l'impétuosité des flots et mettre les vaisseaux plus en sûreté; ce môle porte encore aujourd'hui le nom de pont de Caligula.

Au nord de Pouzzoles se trouve le „lac Averno,” qui occupe le fond d'un cratère et est environné de bois de châtaigniers, de vignes et d'orangers. Sa profondeur est de plus de 50 mètres. C'est en cet endroit que Virgile place la scène de la descente d'Enée aux Enfers.

Le Monte Nicovo, qui s'éleva subitement, en une seule nuit, en l'an 1538, combla en partie le lac Lucrin, renommé pour ses huîtres. Au bord du lac Averno, est la grotte de la Sybille, nom poétique donné par les archéologues à un des tunnels qu'Agrippa fit creuser pour mettre en communication le lac et les villes de Cumès et de Bata; ils ont voulu y voir la grotte dont Virgile parle au VI<sup>e</sup> livre.

La cathédrale de Pouzzoles, construite avec les débris d'un ancien temple païen, est consacrée à St-Janvier, auquel les Napolitains prêtent la vertu de faire cesser les éruptions du Vésuve.

UNE FAMILLE MALHEUREUSE.

Quel contraste avec notre gravure de la première page!

L'artiste s'est ici inspiré de ce passage des „Paroles d'un Croyant, de Lamennais:” „La neige couvrait les toits, un vent glacial fouettait les vitres de cette étroite et froide demeure; une vieille femme réchauffait à un brasier ses mains pâles et tremblantes... La jeune fille lui dit: „O ma mère! vous n'avez pas toujours été dans le dénûment!” — Et la vieille regardait l'image de la Vierge; et la jeune fille sanglotait. — A quelque temps de là, on vit deux formes lumineuses, comme deux âmes, qui s'élançaient vers le ciel.”

La misère la plus affreuse règne dans cette mansarde; un fauteuil, une grossière table en bois, voilà tout le mobilier; dans l'âtre, on n'entend que la voix du vent, qui souffle tristement; un petit réchaud, où brûle un pauvre feu, n'envoie dans le réduit qu'une faible chaleur. La mère est assise, le regard douloureusement fixé sur cette image de la Vierge, pendue au mur, et prie le Ciel de mettre fin à ses souffrances; une de ses mains tombe lan-

guissante, et de l'autre elle entoure sa fille, qui, la figure pâle, décolorée, les yeux déjà éteints, se couche sur les genoux maternels, pour y attendre que le sommeil de la mort vienne terminer son martyre.

LE NOUVEAU YACHT DE L'EMPEREUR DE RUSSIE.

Il y a quelque temps, nous apprenions par la voie des journaux, qu'une nouvelle machine infernale, destinée à attenter à la vie du Czar, avait été découverte dans un yacht que l'empereur Alexandre venait de faire construire en Angleterre, et qui était prêt à être expédié en Russie.

Nous donnons aujourd'hui la gravure de ce yacht, qui porte le nom de „Livadia” et qui sort des ateliers de John Elder, de Glasgow. Il présente tout ce que l'on peut imaginer de plus confortable et de plus gracieux à la vue; c'est un véritable palais ambulante, où l'on trouve des appartements splendidement meublés, des salles à manger, des salons de jeux, d'étude, de lecture, etc.

CHRONIQUE DEÇA DELÀ.

S O M M A I R E. — Une boutade du chroniqueur. — Les mariages morganatiques. — Entrée de quelques célébrités dans la vie conjugale. — Un homme d'ordre. — Encore une femme qui ne vieillit pas! — Le tout pour la partie. — Les almanachs. — Une annonce originale. — Le prix des places au théâtre il y a cent ans. — Offenbach — Méli-mélo dramatique. — Le présent peint par un vieux couplet de vaudeville. — L'économie personifiée. — Une pensée grammaticale.

Ce n'est pas chose facile que d'amuser le public aux dépens d'une société qui, au fond, n'est guère amusante, et qui ne met dans ses façons de vivre que peu de chaleur, de grâce, d'agrément. Demandez donc de vives et fraîches émotions, de riantes images à des caractères sans caprices et d'une insipidité qui fait mourir.

Puisez quelque chose de neuf dans des conversations qui se partagent entre les discussions frénétiques ou maussades sur la politique, les choses religieuses, la finance, etc. Ces choses là, il faut en convenir, effarouchent le plaisir, les arts, la poésie, tout ce qui rend la vie heureuse et douce à porter. Voilà pourtant dans quel cadre se renferment les tableaux de mœurs qui peuvent se tracer de nos jours. Je vous demande s'il est possible à l'observateur le plus subtil, de répandre là-dessus un vernis quelconque de frivolité ou d'intérêt?

Autant vouloir faire jaillir des étincelles du choc de deux pommes de terre!

Le mariage morganatique de l'Empereur de Russie avec la princesse Dolgorouka donne un intérêt d'actualité à quelques détails historiques sur ces sortes de mariage.

C'est dans la langue allemande qu'il faut chercher l'étymologie du mot, en le faisant dériver de „morgengabe” ou don que l'époux fait à l'épouse le lendemain des noces; le terme de la main gauche „est pris dans l'accomplissement même de la cérémonie,” où l'époux donne réellement la main gauche à l'épouse.

En France, les mariages morganatiques furent peu communs; le plus célèbre est celui de Louis XIV avec la veuve du poète Scarron, M<sup>me</sup> de Maintenon, quoique cette union puisse être plutôt qualifiée de mariage secret. Les mariages secrets et les mariages morganatiques ou de la main gauche offrent cette différence que, dans les premiers, la femme n'est reconnue que religieusement comme épouse, tandis que dans les seconds elle porte légalement ce titre et n'est frustrée que de quelques prérogatives purement honorifiques.

On sait que Victor Emmanuel épousa „in extremis” Rosine, la fille d'un tambour-major; mais il se rétablit et devint plus aventureux que jamais. Un jour, comme il se trouvait

depuis un certain temps éloigné de sa douce compagne, et en train de présider un conseil de ministres, il reçut d'elle, en plein conseil, ce télégramme d'un éffrayant laconisme : „Revenez de suite, ou je jette Emmanuel par la fenêtre." Or, l'Emmanuel en question était leur fils. Il n'y avait qu'une chose à faire pour le roi d'Italie : s'excuser et partir.

Le dernier électeur de Hesse, détrôné par la Prusse en 1866, s'est marié morganatiquement avec M<sup>me</sup> Gertrude Lehmann, femme divorcée d'un major prussien qu'il créa princesse de Hanau et dont il a eu neuf enfants.

Le prince Henri d'Autriche eut à subir un long exil pour avoir, en 1868, donné la main gauche à une danseuse, Léopoldine Hoffmann, faite comtesse de Waldeck.

Le duc Louis de Bavière, frère de l'impératrice d'Autriche, épris des charmes de M<sup>lle</sup> de Waldersee, l'épousa à Augsbourg le 28 mai 1857, et dut renoncer à ses droits au majorat en faveur de son frère.

La maison de Prusse compte aussi plusieurs princes qui sont allés porter leurs affections plus ou moins loin de la couronne. Le prince Adalbert s'unit à Thérèse Elssler, sœur de la célèbre danseuse Fanny Elssler, et qui elle-même pirouetta peu ou prou sur les principales scènes de l'Europe.

Le plus jeune frère de l'empereur d'Allemagne, le prince Albrecht, avait, après son divorce avec la princesse Marianne, fille de Guillaume I, roi des Pays-Bas, épousé morganatiquement, Jeanne de Rauch, qui devint comtesse de Hohenau.

Enfin Frédéric-Guillaume III de Prusse épousa morganatiquement Augusta de Harrach, qu'il fit princesse de Leignitz et comtesse de Hohenzollern.

Don Fernando de Portugal, père du roi actuel, et veuf de dona Maria, épousa morganatiquement en 1869 Elisa Heusler, une danseuse du théâtre de Lisbonne, qu'il créa préalablement comtesse d'Edla. Lors de la visite que don Ferdinand fit à Paris en compagnie de sa femme, il la conduisit chez un de ses amis possédant un véritable musée de bijoux curieux. La jeune femme s'extasia devant une broche formée d'un camée antique figurant une tête. Son propriétaire l'ayant offert à la noble admiratrice, celle-ci ne l'eut pas plus tôt dans les mains que, détachant de son châle une magnifique agrafe de perles et de diamants, elle la jeta par la fenêtre et se para du nouveau présent.

\*\*

Généralement, aujourd'hui, les hommes se marient tard : le pourquoi est assez connu. Je vais, à ce sujet, donner quelques faits, dont célibataires et mariés me sauront peut-être gré.

Sont entrés dans la vie conjugale :

Shakespeare à 18 ans; Ben Johnson 21; Franklin 24; Mozart 25; Dante, Kepler, Fuller, Burke, Walter Scott 26; Tycho Brahé, Byron, Washington, Bonaparte 27; W. Penn, Sterne 28; Linné, Nelson 29; Klopstock, Burns 30; Schiller 31; Chancer, Hogarth, Peel 32; Humphry Davy 33; Aristote 36; Wellington 37; Wilberforce 38; Luther 42; Addison 44; Wesley, Young, Lessing 47; Swift 49; Buffon 55; le vieux Parr 120.

Donc, chacun qui se marie, à quelque âge que ce soit, peut invoquer comme exemple un homme célèbre.

\*\*

C'est un vrai plaisir que de pouvoir citer des traits comme celui-ci, à titre d'exemple, aux personnes qui manquent d'ordre : — Un ancien notaire, célibataire endurci, est invité, le mois dernier, par un de ses amis, à passer quelques jours à la campagne. Il est reçu à cœur ouvert, et on lui donne la plus belle chambre. Pourtant, le lendemain matin, il annonce qu'il part.

— Que vous est-il donc arrivé? lui demande son hôte; vous n'avez pas à vous plaindre de ma réception, j'espère? — Au contraire, vous avez été parfait; chambre agréable, lit excellent, mais... — Quoi donc? — Les draps de lit... — Eh bien? — L'un portait le n° 14 et l'autre le n° 29... Ce n'est rien, mais je me connais... Impossible de vivre dans l'irrégularité, j'en deviendrais malade.

\*\*

Dans un salon : — „Moi, dit une dame, j'ai trente-deux ans. — Elle ne vieillit pas, cette Amélie, fait la maîtresse de la maison à l'oreille de sa voisine; il y a quinze ans, nous avions le même âge, et aujourd'hui, elle a dix ans de moins que moi."

C'est vieux, et ce sera éternel.

\*\*

Entre un monsieur d'un âge mûr et sa jeune femme, chez un de nos principaux bijoutiers :

— Voyons, Juliette, prends-tu le collier, les boucles d'oreilles ou le bracelet? — Pas de folles dépenses, mon ami! Je suis sûre que si je prenais le tout, on te ferait payer chaque objet moins cher.

Cela promet pour le budget conjugal.

\*\*

De même que l'approche du printemps est annoncée par l'arrivée des hirondelles, et celle de l'automne par leur départ, l'époque de la nouvelle année est annoncée par l'apparition des almanachs. C'est ainsi qu'il vient d'en sortir une longue série de la librairie E. Plon et C<sup>ie</sup>, de Paris : l'Annuaire de Mathieu de la Drôme; — l'Almanach de la Bonne Cuisine; — la Mère Cigogne; — l'Almanach des Dames et Demoiselles; — l'Almanach illustré à l'usage des Jeunes Mères; — l'Almanach de France; — l'Almanach Album des Célébrités contemporaines; — l'Almanach du Parisien; — l'Almanach Prophétique; — l'Astrologique, — le Lunatique; — l'Almanach scientifique; — Le Savoir-Vivre; — l'Almanach pour Rire; — l'Almanach Comique, celui des Parisiennes, etc. etc. Il y en a pour tous les goûts, pour tous les âges et pour toutes les conditions.

\*\*

Une annonce publiée par une feuille grave de Vienne, „La Nouvelle Presse Libre:"

„Un pauvre diable, pas riche, mais très-amusant, désire entamer une liaison avec une jeune et jolie femme, de préférence avec une veuve qui ne son.e pas uniquement à l'argent, comme cela se pratique généralement aujourd'hui."

Allons, voilà un pauvre diable qui a de nobles aspirations!

\*\*

Quelques chiffres, destinés aux amateurs de théâtre : il s'agit du prix des places à la Comédie Française, il y a juste cent ans. La salle contenait alors 1400 places, pouvant faire un maximum de recette quotidien de 4,626 frs., plus le revenu de la location annuelle de 513 places dans les petites loges et qu'on louait à raison de 500 frs. la place pour toute l'année.

Le prix des places était fixé comme suit : A l'orchestre, pour les hommes seulement, 6 frs.; — première loge, balcon, pour hommes et femmes, 6 frs.; — galerie tournante pour les deux sexes, 4 frs.; — deuxième loge, pour hommes et femmes, 3 frs.; — parquet à la suite de l'orchestre, pour hommes, 2 frs.; — troisième loge, pour hommes et femmes, 2 frs.; — amphithéâtre ou paradis, 1 fr. 50.

A présent, comparez.

\*\*

Le maestro Offenbach, mort récemment, a été jugé, comme il arrive toujours, par les uns avec une grande indulgence, par les autres, avec une grande sévérité, et, comme toujours, il y a ici un juste milieu à prendre à l'égard de ce musicien de la bohème galante. L'art, comme la littérature, est généralement ce que le fait la Société : il fallait à celle-ci non plus de nobles inspirations, mais de gais flons flons, une musique superficielle et dansante; Offenbach lui en a donné; tant pis pour elle, elle a eu ce qu'elle méritait. Voilà l'oraison funèbre de l'opérette et de son créateur.

\*\*

Il faut un grand courage, une grande abnégation, un vif amour de l'art et de la poésie,

pour composer des pièces de théâtre en Belgique, car, quel que soit leur mérite, on peut être à peu près certain qu'elles ne seront pas jouées. — M. Clément Michaëls a toutes ces qualités, et de plus un véritable talent, comme l'atteste le volume qu'il vient de publier à l'Office de Publicité, sous le titre de : Mélimélo dramatique, volume contenant une tragédie, „Cléopâtre," une opérette, „Arlequin docteur," un drame biblique, „Judith," une comédie-vaudeville, „la Tulipe bleue," une pièce pastorale, „la Fille du Bailli," un drame historique, „Gustave Wasa" et un opéra comique, „Spadillo-le-Tavernier." Sept pièces de genres tout différents, comme on le voit, et dont chacune a véritablement les qualités qui lui sont propres. Aussi dirons-nous hardiment que l'œuvre de M. Michaëls présente un intérêt réel, et fait honneur à notre littérature nationale.

\*\*

Un couplet qui prouve qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil, et qu'en 1832, on se plaignait déjà de tout ce dont nous nous plaignons en 1880.

Cela est extrait d'une vaudeville fameuse d'Arnal, „Mademoiselle Marguerite" et se chante sur l'air connu de Masaniello. Le trait est fourni par un personnage de la pièce qui a l'infirmité de ne jamais trouver le mot qu'il cherche :

Je n'sais pas comment on appelle  
L'état présent; c'est un chaos :  
On a des hivers sans qu'il gèle,  
D'la tranquillité sans repos;  
C'n'est pas richness', c'n'est pas misère,  
C'n'est pas du froid, c'n'est pas du chaud,  
C'n'est pas la paix, c'n'est pas la guerre...  
Je ne peux pas trouver le mot.

Ne croirait-on pas lire un couplet d'une revue de l'année présente?

\*\*

Une personnification, aussi vraie que charmante, de l'Economie; nous la recommandons surtout aux dames :

„L'Economie est une femme sage et prudente, qui s'habille, se loge et se meuble conformément à son état et à ses revenus. Sa table, toute frugale qu'elle est, suffit à ses besoins. Elle ne connaît que le nécessaire, et bannit de sa maison toute superfluité; elle n'entreprend rien sans réflexion et sans conseil et trouve toujours des ressources au besoin; elle exerce la charité avec discernement; elle est sourde aux sollicitations de l'avarice et de la prodigalité, qui veulent la faire sortir du juste milieu qu'elle a choisi; elle prévoit tout, et pourvoit à tout; elle est noble et généreuse dans l'occasion; et reçoit ses amis avec franchise."

\*\*

Une pensée grammaticale : „Quel être présomptueux que l'homme!... Avoir mis un futur dans ses verbes! comme s'il pouvait y avoir pour lui autre chose que le conditionnel!"

JEAN-LE-BUTINEUR.

UNE NUIT AU CHATEAU DE LA ROCHE,  
EN 1685.

I.

En compulsant de vieilles archives appartenant à une personne dont la famille est originaire de la petite ville de La Roche, en Ardenne, j'y ai trouvé, dans une farde de lettres, portant la date de 1685, un fait qui, par sa singularité, mérite d'être mis au jour.

Je m'abstiendrai d'entrer dans des détails historiques sur le château de La Roche, qui est très-ancien et dont l'importance au moyen-âge était considérable, quoiqu'il n'en soit fait mention qu'au onzième siècle, où il appartenait à un prince de la maison de Namur. De cette

maison, il passa à celle de Luxembourg, dans les mains de laquelle il ne cessa de rester. Il n'a été ruiné qu'à l'époque de la révolution française.

Par une contradiction qu'il est assez difficile

d'expliquer, Louis XIV, — qui, devenu maître du Luxembourg en 1684, accumula tant de ruines de châteaux-forts, — loin de s'en prendre à celui de La Roche, en augmenta, au contraire, considérablement les fortifications.

Il y mit une garnison, à la tête de laquelle il plaça un officier supérieur, le comte de Morinville.

Il y avait six mois que M. de Morinville remplissait ses fonctions; on était au déclin



VUES D'ITALIE. — POUZZOLES. (DESSIN ORIGINAL.)

de l'automne, lorsque, vers le soir, un domestique vint annoncer une visite qui fit pousser une espèce de cri de joie au comte et à sa femme. C'est que le visiteur, appelé le marquis d'Alloy, était non-seulement un ami de longue

date, mais un compagnon aimable, gai, spirituel, très-prisé à la cour de France, qu'il quittait pour venir, comme il l'avait promis, passer quelques semaines dans le Luxembourg, faisant ainsi à l'amitié un sacrifice que celle-ci ne

pouvait manquer d'apprécier vivement. Aussi M. de Morinville et sa femme se précipitèrent-ils à sa rencontre, et des embrassades mutuelles témoignèrent assez du bonheur qu'on avait à se revoir.

M. d'Alloy était un homme d'une quarantaine d'années, grand, bien fait, aux manières élégantes, et dont la voix éclatante et sonore, le geste vif, le regard perçant annonçaient une nature pleine d'énergie.

— Ah, quelle agréable surprise! mon cher marquis, dit le commandant, lorsque son hôte, après s'être débarrassé de son manteau, fut installé dans un grand fauteuil devant le vaste foyer où brûlaient d'énormes bûches de chêne.

Mais, comment donc êtes-vous venu ainsi tout seul, à pied, par les vastes solitudes qui nous environnent?

— Oh, répondit le nouvel arrivé, ma chaise de poste, jusqu'à Mézières, a marché sans



UNE FAMILLE MALHEUREUSE, D'APRÈS UNE PHOT. DU TABL. DE M. FASSAERT.

encombre, mais à partir de là, que d'obstacles à franchir, que de détours! Enfin, parvenu dans je ne sais quel village, à plusieurs lieues d'ici, il nous a fallu laisser carrosse et chevaux. Comme je suis bon marcheur, je n'en ai pas

du tout été contrarié; j'ai pris un guide et me suis mis bravement en route, accompagné de mon valet de chambre. Cinq lieues par monts et par vaux!... Mais, nulle fatigue, mon cher comte; la diversité des vues, leur

nouveauté, n'ont cessé d'occuper mon esprit. Tudieu, quel pays!

Jusqu'au moment du souper, la conversation roula alternativement sur l'Ardenne, la cour de France et la guerre.

On se mit à table.

— A propos, demanda le comte, et M<sup>lle</sup> Monique?... Où avez-vous laissé l'intéressante personne?

— Elle est ici, répondit la comtesse; elle n'a pas voulu me quitter.

— Quoi, elle n'a pas craint ce rude climat pour sa pauvre poitrine! Il faut reconnaître que vous avez là une gouvernante vraiment dévouée.

— L'air des montagnes lui a fait grand bien, au contraire, à preuve, c'est qu'elle va se marier....

— Se marier, grand Dieu! à cinquante ans révolus! Et quel est le héros d'amour conjugal qui ne craint pas?...

— C'est le louvetier du comté, un homme jeune encore.

— Un louvetier!... Oh, alors, plus rien ne m'étonne. Mais je voudrais bien la voir, M<sup>lle</sup> Monique; elle m'amusait tant à Paris!

## II.

Comme on desservait la table, la comtesse ordonna à un de ses gens de mander la gouvernante.

Bientôt entra, en faisant force révérences, une grande fille d'une extrême maigreur, aux cheveux noirs grisonnants, aux joues enfoncées, mais dont les yeux noirs ne manquaient pas d'un certain éclat.

Il y avait plus de vingt ans qu'elle avait été choisie par M<sup>me</sup> de Morinville pour faire l'éducation de sa fille, et la manière dont elle avait rempli cette tâche l'avait fait conserver dans la famille, où elle était traitée avec les plus grands égards. Du reste, elle se disait de haute origine, mais quand on l'interrogeait, elle répondait que si un sang noble coulait dans ses veines, la source en était cachée.

Le marquis, qui aimait à la persiffler, mais d'un persifflage de bonne compagnie, la félicita de son excellente mine et surtout de son futur mariage, l'assurant qu'elle était rajeunie de dix ans depuis qu'il ne l'avait vue, et qu'elle était destinée à faire, pendant bien longtemps, le bonheur de l'homme qui avait eu le bon goût de rechercher sa blanche main.

M<sup>lle</sup> Monique, qui faisait grand cas du marquis, dont elle prenait les compliments au sérieux, demanda à la comtesse quel appartement elle avait réservé au noble visiteur.

— Mais, répondit la dame du lieu, la plus belle chambre du château, naturellement.

— Quoi, Madame, celle de l'Aveugle Jean? Oh, vous n'avez pas réfléchi....

— Certes, oui; le marquis sera fier de coucher là, où, d'après la tradition, passa plusieurs nuits, il y a plus de trois siècles et demi, ce fameux roi de Bohême et comte de Luxembourg, qui, quoique privé de la vue, alla combattre et se fit tuer à Crécy pour la France.

— Oui, oui, Madame la comtesse; mais vous savez ce qu'on en dit, dans le pays, de cette chambre.... Le châtelain qui commandait ici pour Philippe IV d'Espagne, avant que notre grand roi eût conquis le Luxembourg, y revient, à ce qu'on prétend, en expiation de sa mauvaise conduite.

— Ce sont là des folies, s'écria la comtesse dans un moment de vivacité, et je ne comprends pas que vous y ajoutiez foi.

Le marquis avait entendu ces dernières paroles.

— Comment, objectait-il, M<sup>lle</sup> Monique débiterait des folies! Elle dont la haute raison...

— Tenez, marquis, interrompit M<sup>me</sup> de Morinville, je vais vous parler franchement. Comme je viens de le dire, le fameux roi de Bohême, Jean-l'Aveugle, auquel notre petite ville doit une charte de franchise, aurait logé dans ce château à plusieurs reprises: c'est sa chambre que je vous destine.

— Quel honneur! fit le marquis en s'inclinant.

— Elle servait aussi de logement, sous le régime espagnol, aux anciens châtelains, parmi lesquels il en est un, mort il y a une trentaine d'années, qui s'était fait un fort vilain renom de cruauté et de rapacité.

— Qu'est-ce que cela me fait?

— Attendez encore. On prétend que la pièce

en question est hantée par son spectre, et il n'est personne dans les environs qui n'ajoute foi à ces apparitions. Malgré cela, cette pièce était habitée, je ne sais à quel titre, quand nous sommes venus ici, par une vieille demoiselle qui y est morte peu après à l'âge de quatre-vingts ans, quoiqu'elle ne cessât de se droguer matin et soir. Peut-être pour qu'on la laissât tranquille, a-t-elle répandu ce bruit absurde. Du reste, ajouta la femme du gouverneur en souriant, si ces souvenirs devaient troubler votre sommeil, nous pourrions....

— Ah, Madame! fit le marquis, mais je vous remercie doublement.... Une pièce qu'a habitée le héros de Crécy, un châtelain qui s'en revient de l'autre monde, peut-être aussi une vieille fille, c'est vraiment une bonne fortune.

En ce moment, l'horloge fit entendre onze heures.

— Ah, mon Dieu! s'écria le marquis, comme je vous ai fait sortir ce soir de vos habitudes; car je suis certain que vous ne veillez jamais si tard.

Une servante apporta des lampes et l'on se sépara.

## III.

Le marquis, non par crainte, mais par curiosité, se mit aussitôt à examiner avec soin la redoutable chambre, qui était grande, carrée, haute, et dont les murs étaient revêtus de boiseries sculptées. L'ameublement en était simple et sévère à la fois. En face de la cheminée, surmontée d'une grande glace de Venise, se dressait un lit à baldaquin garni de rideaux damassés.

M. d'Alloy tira le verrou et, comme involontairement, regarda en-dessous du lit, parcourut des yeux le plancher et introduisit même sa lampe dans la cheminée, fermée par trois ou quatre barres de fer.

Ainsi rassuré contre toute mystification, il se coucha; mais il maugréa bientôt au sujet de la manière dont le lit était fait. Ce lit était tellement relevé par devant, qu'il était impossible à celui qui l'occupait de rester au milieu; il roulait constamment contre la muraille.

Malgré cet inconfort, le marquis finit cependant par s'endormir.

Quoique son sommeil fût paisible, il s'éveilla néanmoins en sursaut.

Avait-il vu à travers ses paupières fermées que sa chambre était éclairée? Car elle l'était, mais d'une lumière douteuse, qui paraissait venir de l'extrémité de la pièce, laquelle lui semblait agrandie.

Il crut d'abord qu'il rêvait, mais il constata qu'il était bien éveillé.

Le trouble qu'il éprouva se changea bientôt en une espèce de terreur, lorsqu'il vit distinctement une forme humaine, toute blanche, lui tournant le dos et fouillant dans une armoire.

Bientôt un certain cliquetis lui annonça que l'être mystérieux comptait de l'or ou de l'argent. Ce bruit était accompagné d'étranges soupirs. Le fantôme ferma l'armoire et se dirigea à pas lents, toujours sans montrer son visage, vers un bahut placé non loin de lui. Il y prit une arme renfermée dans une gaine en cuir, et par un mouvement rapide, en tira un couteau de chasse qui parut projeter des éclairs.

A cette vue, le marquis sentit son sang se glacer dans ses veines, et il sauta de son lit en poussant un cri, auquel répondit un second cri plus perçant encore.

Et à l'instant, lumière et apparition disparurent.

M. d'Alloy ne pouvait plus se demander s'il avait fait un rêve; il s'était bien trouvé devant une réalité. Aussi passa-t-il le reste de la nuit dans un fauteuil, en faisant tout son possible pour se tenir éveillé.

Au point du jour, il descendit, parcourut les jardins pour se rafraîchir l'esprit, et lorsque le comte fut debout, il se hâta d'aller le trouver.

## IV.

A ce récit, la première impression de M. de Morinville fut de croire à une vision; mais il ne persista pas dans une opinion qui pouvait être blessante pour son hôte.

— Nous allons, dit-il, prendre un levier et un marteau, et visiter avec soin la chambre en question.

Le plancher, les lambris, les murs, l'âtre, la plaque de la cheminée, furent sondés en vain; rien de suspect ne se révéla à leurs investigations.

— Eh bien! vous voyez, dit le gouverneur. Que pensez-vous maintenant?

— Tout ce que je puis dire, c'est que je ne dormais pas... Je me suis réveillé brusquement, j'ai vu une lumière et là une armoire; et devant cette armoire, une forme humaine comptant de l'argent, puis s'armant d'un formidable couteau de chasse.

— Alors c'est un prodige inexplicable, fit le comte, qui faisait cette concession par urbanité. Vous dites que l'armoire était là... Quelle position aviez-vous dans le lit?

— Oh, je me la rappelle parfaitement; elle est restée la même tout le temps. Attendez, je vais la reprendre.

Et sautant sur le lit, il se coucha, le dos collé à la muraille.

Le comte poussa une exclamation... Il venait de voir une ouverture carrée assez grande, se former derrière le marquis; ouverture provenant de ce qu'une partie de la boiserie avait disparu comme par enchantement.

Par cet espace, les deux hommes aperçurent, dans une seconde chambre, la mystérieuse armoire, et, assise devant une psyché, M<sup>lle</sup> Monique, occupée à faire sa toilette.

Tout s'expliqua alors de la façon la plus naturelle. On se souvient de la glace qui était sur la cheminée... Or, la vieille demoiselle, qui devait se marier le lendemain, préoccupée du grand événement, avait passé une partie de la nuit sur pied, comptant et recomptant l'argent qu'elle apportait en dot au louvetier, son futur. Le couteau de chasse lui était également destiné et il devait s'en parer pour aller à l'autel.

L'existence du panneau mobile ne devait avoir rien de surprenant dans un vieux château, ces sortes de constructions présentant toujours des cachettes, des issues secrètes, etc. Quant au mouvement qu'il avait subi, on le comprit facilement. Il se déplaçait et se replaçait au moyen d'un ressort, dont le marquis avait fait jouer le bouton sans le savoir, en se remuant.

De retour à Paris, M. d'Alloy raconta son aventure, qui eut un grand succès. Ah! si M<sup>me</sup> de Sévigné l'avait connue!

M. L. G.

## CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Les progrès alarmants que fait la myopie dans toute l'Europe, doivent appeler vivement l'attention publique. Les recherches statistiques des savants prouvent que l'école et le collège, qui retiennent une grande partie du jour les enfants fixés sur des livres souvent imprimés en caractères très-fins, sont les grandes fabriques de myopie de notre Europe moderne. On a trouvé, dans les écoles russes et allemandes, 31 garçons sur 100 atteints de myopie à divers degrés, et 27 filles sur 100; en réunissant les deux sexes, la proportion des myopes dépasse 28 sur 100, c'est-à-dire approche du tiers.

Il résulte des recherches qui ont été faites à ce propos, que la proportion des myopes augmente dans une population scolaire avec le temps que dure la fréquentation de l'école. Dans les écoles primaires, aussi bien que dans les collèges, plus la classe est élevée, plus le nombre des myopes est considérable, d'où il faut conclure que la myopie est proportionnelle à la durée du régime scolaire, et que celui-ci en est bien et dûment responsable.

Les écoles de village, qui ne peuvent assurément être considérées, loin de là, comme réalisant l'idéal de l'hygiène scolaire, ne connaissent guère la myopie. Tandis que le Dr Tohn, de Breslau, trouvait 26 myopes sur 100 dans les collèges, il n'en constatait que deux ou trois dans les écoles rurales. Il faut, pour expliquer ce fait, en apparence paradoxal, tenir compte de l'influence correctrice d'une hérédité nulle ou affaiblie, et aussi de la vie au grand air, en

face d'horizons très-éloignés, que mènent les écoliers de la campagne.

Le fait est indéniable; il reste à l'interpréter et à rechercher quelles sont les conditions de la vie scolaire qui produisent la myopie. Elles sont de divers ordres et peuvent être ramenées aux chefs suivants: les conditions matérielles de la classe, — la disposition vicieuse des bancs et des tables, — le mode d'éclairage, — la nature et la durée des travaux d'école qui exigent l'application soutenue de la vue, — la mauvaise confection des livres de classe.

Une fois les causes bien constatées, il faudra s'occuper activement de les faire disparaître; car nous ne voulons, dans notre pays, ni des générations d'ânes, ni des générations de myopes. Il est nécessaire d'être „clairvoyant” au physique aussi bien qu'au moral.

## LE RIRE.

SONNET.

Je suis niais et fin, honnête et malhonnête,  
Moins franc dans les palais qu'en un simple taudis;  
Je fais, d'un air plaisant, trembler les plus hardis.  
Le fou me laisse aller, mais le sage m'arrête.

A personne sans moi l'on ne fait jamais fête :  
J'embellis quelquefois, quelquefois j'enlaidis :  
Je dédaigne tantôt, et tantôt j'applaudis.  
Pour m'avoir en partage, il faut n'être pas bête.

Plus mon trône est petit, plus il a de beauté.  
Je l'agrandis pourtant, d'un et d'autre côté,  
Faisant voir, bien souvent, des défauts dont on  
[glose.

Je quitte mon éclat quand je suis sans témoins,  
Et je me puis, enfin, vanter d'être la chose  
Qui contente le plus, et qui coûte le moins.

ET. PAVILLON.

## L'INVENTION D'UNE LANGUE.

Méthode à recommander:

Benjamin Constant raconte qu'étant jeune, il était fort indocile et fort inappliqué. Il avait surtout l'étude des langues en aversion. „Un jour, mon précepteur me proposa, dit-il, de faire à nous deux une langue qui ne serait connue que de nous. Cette proposition enflamma mon imagination.” On se met à l'œuvre et on commence par inventer un alphabet. C'était le précepteur qui traçait les lettres de la langue nouvelle. Après les lettres, vint un dictionnaire. Quel charme de ranger les mots de son invention sous des lois grammaticales! Bientôt la langue à deux, la langue inconnue, se trouva complète, riche, colorée, pleine d'une grandeur, d'une magnificence, d'une grâce à faire pâlir tous les idiomes vulgaires.

Cette langue, c'était le grec.

Le précepteur de Benjamin Constant avait réussi à lui apprendre le grec, en le lui faisant inventer!

## LE COUP DE CRAVACHE,

ou

## TOPEE-LE-MULATRE (I).

PREMIÈRE PARTIE.

I.

C'était au mois de mai de l'année 1857. Dans un „bungalow” des régions montagneuses de l'Indoustan, se trouvait à toute extrémité une jeune et charmante femme, dont le mari, le capitaine Edmond Elliot, était livré à un cruel désespoir, et parcourait, avec la plus vive agitation, la véranda qui s'étendait à l'extérieur du bâtiment. Là, dans un coin, sur un siège de bambou, se trouvait profondément endormie une jolie petite fille aux cheveux blonds, l'unique enfant de l'officier.

(1) Reproduction interdite.

L'infortuné époux touchait au terme du congé qu'il avait obtenu avec de grandes difficultés, pour venir veiller au chevet de sa femme, laquelle, au commencement de sa longue maladie, avait été, par ordre du médecin, transportée dans ces montagnes sous une escorte de soldats.

Encore deux jours, et Edmond devra retourner au poste où le devoir et l'honneur l'appellent; encore deux jours, et il lui faudra quitter celle qu'il aime plus que la vie et qui se trouve aux portes du tombeau.

— Oh, mon Dieu, ayez pitié de moi, de mon petit enfant! s'écria-t-il avec ferveur; épargnez ma pauvre Emma!...

Ici, le capitaine fut interrompu par l'approche d'une personne sortant d'une des portes-fenêtres de l'habitation.

C'était son cousin, Henri Bathurst, homme aux traits durs, au regard sinistre, qui cachait ses mauvais sentiments sous le voile de l'amitié.

Edmond Elliot était riche, tandis que Henri Bathurst était pauvre. Ils avaient été élevés ensemble en Angleterre et étaient venus ensemble aussi aux Indes, le second en qualité d'employé civil.

L'officier, homme loyal et généreux, aimait sincèrement son cousin et ne soupçonnait pas le moins du monde qu'il avait toujours été l'objet de la haine de celui-ci, haine qui n'avait fait que s'accroître depuis le mariage du capitaine, car les deux jeunes gens s'étaient épris de la même jeune fille. Emma avait repoussé Henri pour devenir la femme d'Edmond.

Le capitaine s'avança vers son cousin, les deux mains tendues.

— Eh bien, Edmond, demanda Henri, comment va-t-elle? N'y a-t-il aucun changement dans son état?

— Hélas! non; cette effrayante torpeur dans laquelle elle est plongée persiste toujours; je crois que la science humaine ne peut plus rien pour ma pauvre femme.

— Ses forces doivent être épuisées depuis longtemps, car sa maladie a été bien longue, dit Bathurst; cependant, son existence peut encore se prolonger pendant quelques jours, et c'est après-demain que votre congé expire.

Le capitaine, qui prêtait l'oreille pour entendre ce qui se passait dans la chambre de la moribonde, n'avait fait aucune attention aux paroles de son interlocuteur.

En ce moment, les yeux de Bathurst s'arrêtèrent sur l'enfant endormie.

— Cousin, dit-il, dans ces temps calmateux, on ne sait qui vit ou qui meurt. Si un malheur vous arrivait, j'aurais soin de votre petite Rosamonde, mais promettez-moi aussi que, si vous regagnez l'Angleterre sain et sauf, vous n'oublierez pas mon fils, qui vit avec sa grand-mère depuis la mort de ma femme... Vous savez que cet enfant n'a aucune fortune, et si je venais à lui manquer, il serait bien malheureux dans la vie.

Edmond Elliot, entièrement absorbé dans sa douleur, fit un signe d'assentiment.

— Mais quel est ce bruit au dehors? exclama tout-à-coup Bathurst. Ah, un courrier avec des dépêches!

En effet, comme le capitaine allait entrer dans la chambre de sa femme, un cipaye à cheval s'était arrêté devant le bungalow, porteur d'une missive à son adresse.

Bathurst prit la dépêche et la donna à son parent.

— Lisez, dit l'officier d'une voix étouffée; moi, je ne puis.

Henri déchira vivement l'enveloppe et parcourut la lettre des yeux en pâlisant.

— Mon cher Edmond, s'écria-t-il, mes craintes se confirment; votre colonel annonce qu'il y a eu de terribles massacres à Meerut et à Delhi. On s'attend à de nouvelles révoltes de jour en jour, et vous êtes invité à retourner immédiatement à Shahjehanpore, avec les soldats qui vous ont servi d'escorte. Le colonel ajoute qu'aucune considération d'intérêt privé ne peut être mise en balance avec le devoir d'un vrai soldat, dans les circonstances actuelles.

Elliot semblait être devenu une statue de pierre.

— Qu'allez-vous faire? lui demanda son cousin Si vous n'obéissez pas aux ordres de votre

chef, vous passerez pour un lâche et serez dégradé comme tel, ou bien on vous mettra au cachot pour insubordination. Oh! votre position est affreuse!

Edmond, rappelé à lui en entendant ces paroles cruelles mais vraies, s'élança comme un trait vers la chambre de sa femme.

Il s'agenouilla à son chevet, l'appela des noms les plus tendres, la couvrit de baisers, la pressa contre sa poitrine; mais tout-à-coup un cri d'angoisse s'échappa de ses lèvres.

Hélas! il ne tenait dans ses bras, qu'un corps inanimé.

La fidèle Hindoue qui avait été la garde-malade de M<sup>me</sup> Elliot, mit les doigts sur les poulx de sa maîtresse et fondit en larmes, pendant que Bathurst, attiré par ces cris de désespoir, se précipitait vers le lit de la morte.

Il se pencha sur elle et son visage devint livide.

— Edmond, dit-il, ne vous laissez pas abatre ainsi; pensez à votre pauvre enfant restée sans mère; c'est pour elle que vous devez vivre désormais.

Il sortit un instant de la pièce et revint avec la petite Rosamonde, encore à moitié endormie, qu'il plaça sur les genoux de son père, puis il se retira.

Ainsi que Bathurst l'avait dit, il y avait lieu d'être sérieusement alarmé de l'attitude qu'avait prise les cipayes au bungalow. La compagnie d'Elliot était composée d'Anglais, mais parmi eux se trouvaient quelques cipayes qui le servaient en qualité de domestiques. Ils étaient cependant en trop petit nombre pour amener une révolte, mais on pouvait craindre d'eux quelque acte de trahison, et Bathurst, malgré la douleur qu'il éprouvait d'avoir vu mourir celle qu'il avait si tendrement aimée, pensa que sa mort était arrivée dans un moment très-opportun.

— Et maintenant, songeons au départ, se dit-il.

Il retourna dans la maison, et ordonna à l'aya, c'est-à-dire à la bonne de la petite Rosamonde, de mettre les effets de l'enfant dans une malle à l'instant même, pendant que lui se chargerait de rassembler les bijoux et les objets précieux de la morte.

Le capitaine Elliot, toujours assis à côté de la chère défunte, les yeux secs, le visage hagard, semblait avoir vieilli de dix ans; l'enfant sanglottait et la servante remplissait l'air de ses lamentations.

Une heure se passa ainsi, et alors Henri Bathurst, ayant achevé tous les préparatifs du départ, revint dans la chambre où Emma venait d'expirer.

— Venez, Edmond, dit-il à voix basse, vous ne pouvez plus rester ici, il faut partir.

Celui à qui il s'adressait semblait ne pas l'entendre.

— Allons, cousin, reprit Bathurst d'une voix plus élevée, votre femme est morte, mais votre pays vous appelle; souvenez-vous que vous êtes soldat, et qu'on a besoin de votre épée.

Le jeune officier leva la tête et jeta un regard navrant à son parent.

— Vos soldats sont en selle, reprit Bathurst, votre cheval vous attend.

— Qui donc l'ensevelira? demanda le malheureux époux, en désignant du doigt le corps de celle qui n'était plus.

— Ce sera moi, dit la garde-malade hindoue! Je la placerai de mes propres mains dans son cercueil, j'ornerai son tombeau de fleurs et je veillerai à ce qu'elle repose dans un endroit où son dernier sommeil ne sera point troublé. Oh, confiez-la moi!

— Oui, oui, s'écria Bathurst, laissez-là aux soins de Rannelée; vous connaissez l'amour et le dévouement qu'elle avait pour sa maîtresse... Et maintenant, venez, Edmond; encore une fois, le devoir vous force à partir. Suivez-moi,

II.

Le capitaine se leva et fit un geste pour indiquer qu'il voulait rester seul.

Aussitôt que son cousin et la servante hindoue eurent disparu, il se jeta sur la dépouille mortelle de celle qu'il avait tant aimée, la serra contre sa poitrine dans une étreinte désespérée, puis lui mit au front le baiser de l'adieu suprême.

Alors, en proie à la plus navrante douleur, il saisit son enfant dans ses bras et sortit en chancelant de la chambre mortuaire.

Il se dirigea vers la véranda où Henri Bathurst l'attendait, prêt à partir. Celui-ci, après avoir donné des instructions à la fidèle Ranelée, conduisit son cousin au dehors.

La petite troupe qui devait accompagner les voyageurs, était déjà en selle. Le capitaine Elliot monta à cheval, prit sa fille dans ses bras et, suivi de son cousin et de l'aya de Rosamonde, il donna d'une voix rauque l'ordre du départ.

Topee, le domestique cipaye d'Edmond, les rejoignit peu après. Il était resté en arrière, espérant pouvoir mettre main basse sur un objet de valeur quelconque, qui aurait été oublié dans la précipitation du départ.

Le malheureux Elliot, plongé dans ses douloureuses pensées, ne prononça pas un mot pendant toute la journée.

Le soir venu, on fit halte dans une petite plaine où l'on passa la nuit, le pauvre père tenant toujours son enfant dans ses bras.

La petite s'endormit paisiblement, mais Edmond ne ferma pas la paupière. Aussi le lendemain matin était-il dans un état fait pour exciter la pitié.

En quittant le bungalow, Henri Bathurst avait vu, sur la table de toilette de M<sup>me</sup> Elliot, un collier et un bracelet en or, garnis de pierres précieuses. Comme il avait déjà fermé et mis en sûreté le cofret renfermant les bijoux de la femme de son cousin, il avait mis ces deux objets en poche.

Quand la petite Rosamonde s'éveilla le matin, Bathurst l'appela, lui passa le collier au cou, caché sous sa robe, et attacha le bracelet au-dessous du coude du bras délicat de l'enfant, en s'efforçant de lui faire comprendre que ces bijoux étaient d'un grand prix et qu'elle devait les conserver comme un souvenir de sa mère.

Cet acte, tout simple et naturel qu'il était, devait cependant changer le cours de la destinée de Rosamonde Elliot.

L'enfant retourna auprès de son père avec ces trésors cachés, et la caravane se remit en marche sous un soleil ardent.

Quand la nuit fut venue, les voyageurs établirent leur camp dans une vallée de palmiers, au bord d'un ruisseau limpide.

Edmond Elliot, qui n'avait rien perdu de sa douloureuse tristesse, avait cependant repris assez d'empire sur lui-même pour échanger quelques mots avec son cousin.

Rosamonde n'avait pas quitté son père de toute la journée; elle avait pris à sa douleur une part beaucoup plus grande que son jeune âge ne pouvait le faire supposer.

Le capitaine, pour lui procurer quelque distraction, l'engagea à aller cueillir des fleurs sous les arbres, le long du ruisseau.

L'enfant obéit et eut bientôt fait un bouquet, qu'elle était occupée à effeuiller au bord de l'eau, quand elle vit Topee, le domestique mulâtre de son père, venir de son côté.

Au même moment, le bouquet entier lui échappa des mains, et comme elle voulait se baisser pour le ramasser, le bracelet qu'elle avait au bras lui retomba sur le poignet.

Lorsque le cipaye, qui se trouvait maintenant tout à côté d'elle, vit briller ce cercle d'or, ses yeux de serpent s'animèrent.

— Beau bijou, petite missy, dit-il, laissez voir à Topee.

L'enfant, effrayée, se recula, mais au même moment, les derniers rayons du soleil couchant, qui vinrent se jouer sur les diamants et les rubis dont le bracelet était orné, jetèrent un si vif éclat que les regards de Topee en furent éblouis.

Alors, oubliant toute prudence et ne songeant qu'au désir de posséder ce bijou précieux, le cipaye saisit brutalement le poignet de la petite fille et lui arracha le bracelet.

Rosamonde poussa un cri de terreur.

Son père, qui avait assisté de loin à toute

sinistre coquin. Heureusement que les soldats de notre escorte sont presque tous des blancs; si elle n'était composée que de cipayes, ils se révolteraient avant demain.

Le capitaine Elliot rassura son enfant et voulut lui ôter le collier et le bracelet pour les placer en lieu sûr, mais la petite se remit à pleurer en disant qu'elle voulait garder sur elle les bijoux de sa maman. On les lui laissa, tout en lui recommandant de toujours bien les cacher sous ses vêtements.

Elliot et Bathurst retournèrent au centre du camp, pendant que Topee se tenait à distance; mais peu après on vint avertir le chef que le mulâtre avait déserté.

— Tant mieux, répondit Edmond, nous serons débarrassés de la présence de cet être malfaisant.

Ainsi que la nuit précédente, Rosamonde dormit dans les bras de son père.

Cependant, vers minuit, le poids de l'enfant commençant à le fatiguer et se sentant lui-même pris de sommeil, il la déposa à ses côtés et s'endormit profondément à son tour.

Dès que l'aube parut, son premier regard fut pour sa fille.

Rosamonde n'était pas dans la tente...

Il se leva en toute hâte, et, à moitié vêtu, il fit le tour du camp, croyant qu'elle s'était rendue auprès de Henri Bathurst; mais personne ne l'avait vue.

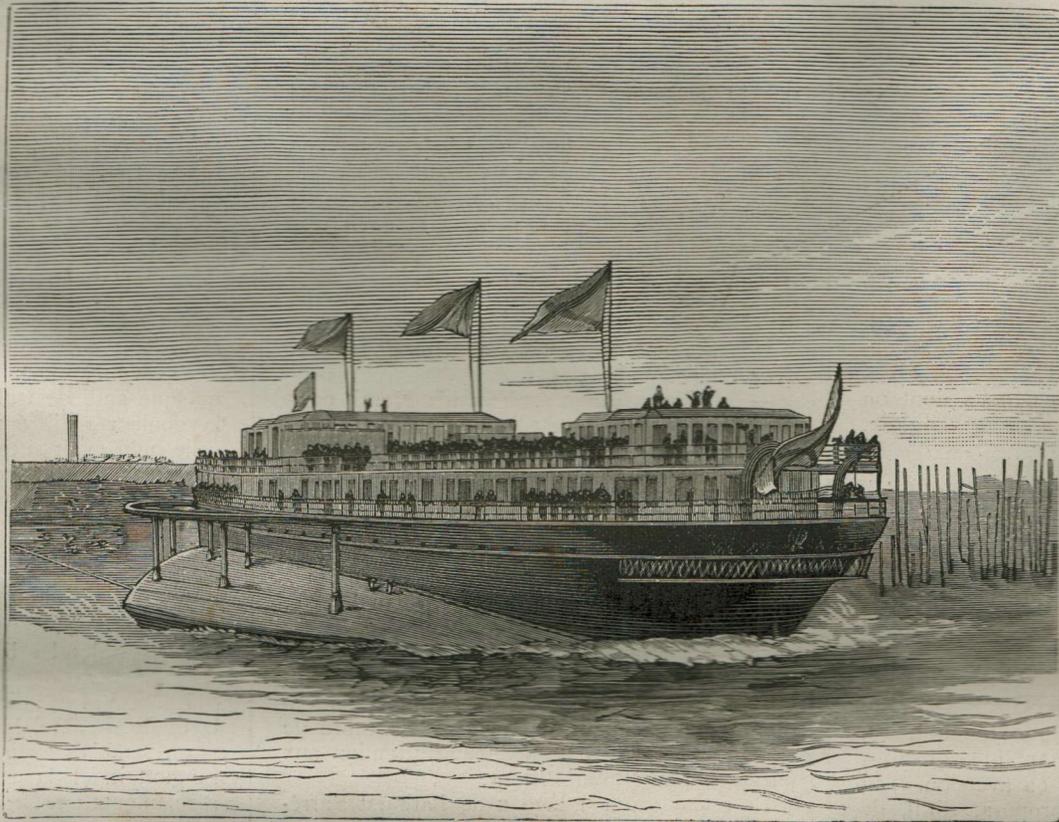
Frappé d'une terreur soudaine, il retourna vers sa tente, accompagné de son cousin et de plusieurs soldats, et là il vit, dans la couchette de l'enfant, un poignard d'une forme particulière, enfoncé dans le matelas jusqu'à la garde.

— C'est le poignard de Topee! s'écria Bathurst; je le reconnais.

Tous furent du même avis, et comprirent que le cipaye s'était vengé du capitaine, en lui enlevant son enfant...

— Ciel! murmura l'infortuné père, je suis doublement frappé dans mes affections les plus chères... Perdue! perdue!... Plût à Dieu qu'elle fût morte, en même temps que sa mère.

(A continuer.)



LE NOUVEAU YACHT DE L'EMPEREUR DE RUSSIE.

la scène, s'avança vers le domestique, une cravache à la main, et lui en cingla le visage.

Le misérable devint livide de rage et chercha à s'excuser, en disant que la petite missy avait laissé tomber son bracelet et qu'il l'avait ramassé pour le lui remettre au bras; mais le capitaine n'écouta pas ses explications, il lui donna ordre de se tenir hors des limites du campement.

— Edmond, dit Bathurst gravement, venez de vous faire un ennemi mortel dans ce

#### RÉBUS N° 1.



A

Envoyer le mandat-poste, des primes choisies, après la publication, dans l'Illustration Européenne, du rébus ci-contre.

SOLUTION DU RÉBUS N° 12 DE LA 10<sup>e</sup> ANNÉE :

L'exercice entretient l'homme en bonne santé.

#### AVIS A NOS ABONNÉS.

Les abonnés qui auront fait parvenir, avant le 8 janvier 1881, à l'Administration, à Bruxelles, la solution du présent rébus, recevront un numéro pour un tirage au sort dont la date sera connue plus tard, et dont les primes sont indiquées à la 2<sup>e</sup> page du présent numéro. De plus, l'auteur de la solution a droit aux

#### PRIMES CI-APRÈS :

4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> ou 6<sup>e</sup> volume de l'Illustration Européenne, frs. 6,00 l'exemplaire, au lieu de frs. 10,00.

„Au Salon,” charmante oléographie, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

„A la Campagne,” formant pendant, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.